

- 1° *Evaluation des forces des belligérants ;*
- 2° *Motifs de la défensive, ses dangers, chances de prendre l'offensive ;*
- 3° *Choix d'une première zone de concentration sur le flanc des lignes d'invasion ;*
- 4° *Hypothèse de la reprise de l'offensive ;*
- 5° *Choix d'une seconde zone de concentration en avant de la première ;*
- 6° *Lignes d'invasion probables de l'ennemi.*

Comme les précédents, ce projet ne saurait servir de modèle, par cette raison que toute situation de ce genre présente des circonstances spéciales et exige des combinaisons qui lui sont propres. Toutefois, il ressort de son étude que la résolution de se tenir sur la défensive, prise à la suite de considérations politiques, était aussi redoutée des chefs de l'armée autrichienne qu'elle était regrettable, puisqu'elle plaçait, dès le début, cette armée dans une condition d'infériorité.

On peut en tirer les conclusions suivantes :

- 1° *Lorsque la guerre est décidée, toute considération étrangère à son but est nuisible ;*
- 2° *Si la concentration d'une armée s'opère en même temps que celle de l'ennemi, elle doit prendre l'offensive avec la plus grande énergie ;*
- 3° *Lors même que sa concentration serait plus lente, elle doit faire en sorte de se porter au-devant de l'ennemi ;*
- 4° *Dans la défensive stratégique, les positions sur le flanc des lignes d'invasion semblent indiquées comme les plus avantageuses.*

Toutefois, les opérations de l'armée autrichienne, en 1866, montrèrent que la position d'Olmütz était trop éloignée de la ligne d'opération ennemie. On ne saurait, du reste, parler des plans de campagne de l'Autriche en 1866, sans faire connaître celui de l'archiduc Albert.

§ 7. — PROJET D'OPÉRATIONS DE L'ARCHIDUC ALBERT EN 1866.

La campagne que l'archiduc Albert d'Autriche a faite en Italie en 1866, est une des plus remarquables de l'époque contemporaine. Il serait donc difficile de passer outre, sans résumer le projet d'opérations qui lui a servi de base. Dès le début, les deux armées opposées se sont trouvées dans des conditions qui ne répondent pas absolument aux circonstances ordinaires de la guerre moderne. Leur mobilisation et leur concentration se sont effectuées suivant des règles plus en rapport avec les usages du passé qu'avec ceux du présent.

L'armée autrichienne était sur le théâtre même des opérations avant la déclaration de guerre. L'armée italienne, de son côté, s'était rassemblée et avait presque atteint son complet de guerre, avant que les deux pays eussent cessé leurs relations. Enfin, les masses en présence n'avaient pas les proportions formidables des armées prussiennes en 1866 et en 1870. Néanmoins, les dispositions prises par les Autrichiens démontrent une fois de plus que l'habileté des combinaisons permet, dans certains cas, non seulement de tenir tête à un ennemi numériquement plus fort, mais encore de le battre et de le détruire.

Nommé, le 21 avril, commandant en chef de l'armée du Sud, l'archiduc Albert prit son commandement le 9 mai.

Un mois plus tard, le 10 juin, ses corps étaient entièrement mobilisés et prêts à entrer en campagne. Il avait sous ses ordres :

71,824 hommes, 3,536 chevaux et 168 bouches à feu.

En y ajoutant les troupes stationnées dans le Tyrol, en Istrie et dans les différentes garnisons, l'effectif total était de :

190,945 hommes, 20,755 chevaux, 248 pièces.

Mais le chiffre des combattants ne dépassait pas :
138,158 hommes, 5,273 chevaux, 248 pièces.

L'armée italienne comptait de son côté :

314,331 hommes, 33,403 chevaux, 450 pièces, et, en combattants, 270,680 hommes, 10,080 chevaux et 450 pièces. On doit y ajouter environ 36,000 volontaires.

Tout d'abord, d'après les mesures prises pour effectuer leur concentration, les Italiens parurent vouloir tourner le quadrilatère, en opérant par le bassin inférieur du Pô. Mais vers le milieu de mai, ils modifièrent leurs premières dispositions et partagèrent leurs forces en deux groupes. Le plus important s'établit en arrière de l'Oglio et l'autre sur la rive droite du Pô inférieur. La plupart des volontaires, sous les ordres de Garibaldi, devaient opérer dans le Tyrol (V. *planche XIX*).

L'archiduc Albert suivait avec la plus vive attention les mouvements de ses adversaires. Dès qu'il s'aperçut de la disposition vicieuse qu'ils avaient adoptée en formant deux masses séparées, il résolut de s'emparer de la ligne intérieure et de se jeter sur l'une d'elles avant que l'autre pût venir à son aide. Dans l'état d'infériorité numérique où il se trouvait, c'était le seul moyen d'espérer un succès.

Dès le 26 mai, il signalait à l'Empereur la faute commise par l'ennemi. Le 3 juin, il lui adressait une dépêche dans laquelle il appréciait les chances que la situation lui offrait et faisait ressortir le parti qu'il comptait en tirer. C'était un véritable exposé de son projet d'opérations. En voici les données principales.

Examen des projets de l'ennemi. — Examinant d'abord les projets probables de l'armée italienne, l'archiduc s'exprimait en ces termes :

« La concentration dans les duchés et sur le Pô inférieur des forces de notre adversaire pouvait faire supposer qu'il avait l'intention de pénétrer en Vénétie, en tournant le quadrilatère. La position qu'il occupe main-

« tenant nous permet d'assurer qu'il a abandonné ce projet et que son plan d'opérations actuel consiste à tenir, « à l'aide de la plus forte partie de son armée, nos forces « en échec sur le Mincio, pour permettre au restant de « franchir sans danger le Pô inférieur dans les environs « de Ferrare, de marcher sur Padoue et de rejoindre « l'armée du roi sous les murs de Vérone. En même « temps, un corps de débarquement, fort de cinq régiments de volontaires et d'un détachement de troupes « régulières, sera jeté sur un point des côtes de la Vénétie, pendant que le restant du corps des volontaires « rassemblés sur les frontières du Tyrol tentera une « attaque contre les défilés de ce pays pour tâcher d'y « pénétrer. »

Le plan des Italiens consistait donc à faire exécuter, par l'armée du Pô inférieur, un mouvement tournant au sud et à l'est du quadrilatère, puis à couper la route du Frioul aux Autrichiens, pendant que le roi leur tiendrait tête avec l'armée du Mincio.

Cette division de l'armée italienne s'expliquait, sans toutefois se justifier complètement. Il était difficile, en effet, d'opérer avec 220,000 hommes par le Pô inférieur, pays coupé de nombreux cours d'eau et présentant à tout instant des défilés où des têtes de colonne pouvaient seules combattre.

D'autre part, si l'on formait une seule armée s'avancant tout entière par le Mincio, elle pouvait bien obtenir un succès en raison de sa supériorité numérique ; mais comme elle ne menaçait aucune des lignes de retraite de l'ennemi, elle ne pouvait espérer de résultats décisifs.

Enfin une dernière considération venait atténuer les défauts de la combinaison des Italiens. Chacune de leurs armées était supérieure à l'armée autrichienne. L'armée du roi s'élevait, en effet, à 130,000 hommes environ, et celle du général Cialdini à plus de 80,000, tandis que l'archiduc Albert n'avait pas 72,000 hommes.

Les Italiens pensaient donc n'avoir aucun échec à craindre dès l'instant où, réservant l'armée du Pô inférieur, ils faisaient agir d'abord celle du Mincio, dont les forces étaient à peu près doubles de celles des Autrichiens.

Les faits ont prouvé depuis que leur appréciation était erronée.

Dispositions prises par l'ennemi pour l'exécution de ses projets. — Dans son rapport, l'archiduc Albert s'occupe ensuite des dispositions adoptées par l'ennemi pour mettre ses projets à exécution. A ce moment, celui-ci avait deux corps d'armée en marche vers le Mincio. Un troisième était à Plaisance, autour du quartier général du roi. Le IV^e corps, fort déjà de 6 divisions et à l'effectif de 48,000 hommes, était cantonné de Parme à Bologne. Les volontaires s'organisaient au pied des Alpes. Enfin la cavalerie italienne avait des avant-postes sur le Pô et le Mincio, le long de la frontière.

Positions prises par l'armée autrichienne. — Pour parer aux éventualités, l'armée autrichienne avait pris les dispositions suivantes :

Le V^e corps était à Vérone, le VII^e à Padoue, le IX^e à Vicence. Les divers détachements chargés de garder le Tyrol, le Frioul, l'Istrie et les côtes de l'Adriatique occupaient les emplacements qui leur avaient été assignés. Il était possible de concentrer l'armée du Sud en deux marches, tandis qu'il en fallait trois à l'ennemi pour atteindre Vérone, la position autrichienne la plus rapprochée.

Choix du point de concentration. — Après ces considérations, l'archiduc déterminait quel devait être le point de concentration. Vérone était la clef de tout le système de défense et la grande place de dépôt de l'armée.

Il fallait donc rester à proximité de cette forteresse sous peine d'être exposé à en être coupé et à être pris entre les deux armées ennemies. D'un autre côté, l'entrée de l'armée du Pô inférieur dans la Vénétie devait soulever le pays, couper les communications avec le Frioul et priver l'armée des ressources de cette contrée. Il fallait donc occuper une position centrale choisie de telle sorte que l'armée pût se porter en un jour contre l'une des masses ennemies, soit vers Vérone, soit vers Badia, et être ainsi à même de profiter des fautes qu'elle pourrait commettre. La ligne de défense qui s'étendait de Montagnana à Lonigo, sur le Frassine, remplissait ces conditions.

Tout en se préparant à se jeter sur la première des armées italiennes qui arriverait à sa portée, l'archiduc prévoyait qu'il aurait d'abord à lutter contre l'armée du Mincio, commandée par le roi, et il se félicitait qu'il en fût ainsi; car si, en dépit de son infériorité numérique, il était vainqueur, les conséquences de ce succès devaient être décisives et suffire peut-être à paralyser l'action de l'armée italienne du Pô. D'ailleurs, il lui était assez facile, sinon d'arrêter, au moins de retarder avec peu de monde la marche de cette dernière, en raison des obstacles que présentait le pays.

Mais il ne pouvait assurer l'exécution de ses dispositions qu'en étant renseigné très exactement sur les mouvements et les projets de l'ennemi et en lui dissimulant les siens. Pour obtenir ce résultat, il établit sur la frontière un service de surveillance extrêmement rigoureux, dans lequel sa cavalerie sut déployer une activité remarquable.

En résumé, le projet d'opérations de l'archiduc Albert portait sur trois points principaux :

*L'examen des projets de l'adversaire;
L'exposé des dispositions déjà prises,
Et le choix du point de concentration.*

Enfin, ce projet adoptait, dans son ensemble, un sys-

tème de défensive stratégique combinée avec l'offensive tactique, et faisait opérer l'armée autrichienne sur une ligne intérieure, en partant d'une position centrale.

Il était donc conçu avec habileté. Il fut exécuté avec autant d'à-propos que d'énergie.

Les exemples qui viennent d'être cités permettent maintenant de résumer, d'une façon générale, les différents travaux que comporte l'établissement d'un projet d'opérations, savoir :

- 1° *Exposé des forces des belligérants ;*
- 2° *Étude du projet d'opérations probable de l'ennemi ;*
- 3° *Combinaisons les plus avantageuses pour le combattre ; choix d'une base d'opérations ;*
- 4° *Projet de mobilisation et de concentration ;*
- 5° *Formation des armées ; leur mission.*

CHAPITRE III

DES OPÉRATIONS

§ 1^{er}. — OFFENSIVE.

Lorsque dans une armée le projet d'opérations est arrêté et la guerre déclarée, il ne reste plus qu'à aborder la partie active de la stratégie : *les opérations*.

Comme on l'a dit précédemment, c'est l'art de les diriger qui constitue la stratégie.

Tous les principes qu'on a posés pour définir cet art, toutes les explications qu'on a données pour en établir les règles, se résument en une loi unique :

Être le plus fort au point décisif.

Quant aux combinaisons proposées pour atteindre ce but, elles ne comprennent que deux formes : *l'offensive* et *la défensive*.

Dans la pratique, être le plus fort, ne signifie pas toujours avoir la supériorité numérique ; témoin la deuxième période de la guerre de 1870, dans laquelle nous avons pour nous le nombre, sans l'éducation militaire qui crée la discipline, et dans laquelle nous fûmes vaincus.

Être le plus fort ne signifie pas non plus avoir les meilleures armes ; témoin la première partie de la guerre de 1870, où notre armement d'infanterie était supérieur à celui de l'ennemi, et où nous fûmes également vaincus.

Toutefois, il est certain qu'avec des troupes exercées et un armement d'égale qualité, la supériorité des forces sera l'élément le plus puissant de la victoire.